Zeitschrift: Cahiers d'histoire du mouvement ouvrier
Herausgeber: Association pour l'Étude de l'Histoire du Mouvement Ouvrier
Band: 14 (1998)

Buchbesprechung: Comptes rendus et notes de lectures

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 04.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

COMPTES RENDUS ET NOTES DE LECTURES

QUELQUES EXEMPLES RÉCENTS DE MÉMOIRE BIOGRAPHIQUE CONCERNANT LE MOUVEMENT OUVRIER EN SUISSE-ROMANDE

■ Luc Weibel, ***Charles Rosselet (1893-1946). Un homme de raison au «temps des passions»***, Genève, Collège du Travail, 1997, 221 pages, ill.

Biographie ou règlement de comptes? Telle est la question qui se pose en refermant ce livre. Il faut dire qu'on a été averti en introduction: l'auteur ne dissimule pas ce qui lui tient lieu d'angle d'approche et de problématique: «si Rosselet avait eu raison?» Et l'on devine la réponse. Avec une telle ligne directrice, Luc Weibel ne peut que nous donner une biographie décevante, décontextualisée et tout entière construite sur l'opposition du «gentil» Charles Rosselet et du «méchant» Léon Nicole – dont on dresse un portrait au vitriol en accumulant les appréciations malveillantes de proches de Rosselet...

L'idée pourtant de réévaluer la trajectoire et les positions politiques défendues par Rosselet est intéressante, d'autant que sa modération lui a valu d'être souvent maltraité dans la légende dorée du socialisme genevois qui préfère encenser son adversaire Nicole le pugnace. Mais fallait-il remplacer une légende dorée par une autre?

Le livre est construit de manière classique et chronologique, par chapitres qui suivent le parcours politique de Rosselet, député au Grand Conseil genevois, conseiller national, et conseiller d'Etat de 1945 à 1946, année de sa mort. Le tout, sans recul ni esprit critique. L'auteur privilégie les affrontements avec un Nicole décrit comme malhonnête et infâme manipulateur. Tout le livre s'organise autour du pacte germano-soviétique. Nicole l'approuve avec enthousiasme, faisant preuve à cette occasion d'un incroyable aveuglement face à Hitler. Rosselet, lui, le condamne – tout comme la majorité du parti socialiste suisse, rappelons-le puisque Weibel évoque complaisamment à ce propos le général de Gaulle, qui était seul, lui...

Deux derniers chapitres traitent l'un du héros en famille, l'autre des activités professionnelles de Rosselet qui était le patron de l'Imprimerie populaire. On cherchera vainement ici ce qui peut différencier un patron socialiste et syndicaliste d'un patron libéral: l'important c'est le chiffre d'affaires, et là encore Nicole est montré du doigt, à cause des procès que ses articles valaient au Travail...

Méchant, méchant Léon!

Alain Clavien

■ Gianpiero Bottinelli, ***Luigi Bertoni. La coerenza di un anarchico***, Lugano, Edizioni La Baronata (casella postale 22, CH-6906 Lugano), 1997, 238 pages, avec une préface de Marianne Enckell.

La récente parution d'une biographie de Louis Bertoni comble un vide que rien ne justifiait et permet de synthétiser une série d'études disparates sur le fondateur et animateur du *Réveil anarchiste*. L'ouvrage de Bottinelli nous propose une passionnante vue d'ensemble de l'itinéraire hors du commun de ce « gréviculteur » qui était tellement haï par les dominants de son temps, de cet « archevêque de Genève » qui inspirait tout de même un certain respect, même au pire de ses adversaires. Et cette restitution de la remarquable continuité du combat de l'imprimeur tessinois, fort bien mise en perspective par l'auteur et incarnée par la durée exceptionnelle de la publication régulière du *Réveil anarchiste*, est à saluer.

Bottinelli n'a manifestement pas pu utiliser toutes les sources francophones disponibles, ce qui a entraîné dans son texte quelques approximations factuelles ou de traduction qui finissent par troubler même si elles ne changent rien sur le fond. Au-delà de ces quelques imprécisions, peut-être aurait-il aussi été possible d'insister davantage, à partir de sources locales, sur l'image de Bertoni dans le mouvement ouvrier et la société genevoise, ainsi que sur son apport original dans les luttes sociales du bout du lac.

Doit-on vraiment s'étonner que l'éditeur et l'auteur de ce récit sur une figure anarchiste d'un grand intérêt affichent eux aussi des opinions libertaires ? Et pouvait-il en être autrement dans le contexte idéologique actuel ? Cela fait évidemment courir le risque, pas complètement esquivé, d'une étude plus admirative que critique, et dont on n'est pas obligé de partager toutes les analyses. On regrettera par exemple qu'une utile réflexion sur le relatif isolement politique de Bertoni – nuancé, il est vrai, par un large soutien face aux attaques que l'état lui a fait subir – ait été ainsi négligée. Cela dit, l'orientation de l'étude nous ayant été clairement annoncée, on la lira en pleine connaissance de cause. Et l'on pourra apprécier son apport de qualité à notre perception critique de l'histoire sociale et de ses aspects les plus intéressants et les moins connus.

Charles Heimberg

■ *Yvonne Bovard.* ***Déportée en Sibérie***, un film documentaire de Daniel Kuenzi, Genève, 1998, 55 minutes environ.

Il y a des itinéraires tragiques qui sont d'une grande signification pour notre perception de l'histoire et de la mémoire. Celui de la violoniste genevoise Yvonne Bovard, une parmi les nombreuses victimes du stalinisme, en est sans doute un bon exemple. Partie à Moscou rejoindre son ami Marc Schalks que la Suisse

avait expulsé, elle a tout d'abord bien apprécié la vie sociale et culturelle de la capitale soviétique comme en témoignent ses lettres d'avant-guerre. Elle n'a donc guère vu venir la catastrophe qui s'était déjà engagée.

Yvonne Bovard a été arrêtée en 1940, sort qu'avait déjà connu son compagnon. Pourquoi ? Nul ne le sait. Huit ans de bagne et cinq ans d'exil sibériens plus tard, elle est enfin parvenue à rentrer en Suisse après une interminable attente. Schalks avait été exécuté, elle était elle-même une miraculée du Goulag. A Genève, Lucien Tronchet avait bruyamment dénoncé la disparition de la musicienne, interpellant un Léon Nicole qui avait fait état quelques années plus tôt de sa rencontre avec le couple dans son trop fameux *Voyage en URSS*. Yvonne n'a pourtant rien dit à son retour, peut-être pour protéger des amis, sans doute parce que cela lui était trop pénible. Dans un climat de Guerre froide, elle n'a pas cédé aux tentations de l'anticommunisme et son silence lui appartient définitivement.

Après son film sur l'assassinat d'Ignaz Reiss, Daniel Kuenzi a donc récidivé en sortant Yvonne Bovard de l'oubli. Comme à son habitude, il a fait parler historiens et témoins au service d'un récit et d'un acte de mémoire. Tout au long de son documentaire surgissent également la personnalité et l'histoire de Dora Prouss, une amie d'Yvonne Bovard, née à Genève, qui réside aujourd'hui à Moscou et dont la famille a elle aussi payé le prix fort lors des purges staliniennes. Pourquoi ? Nul ne le sait. Quand on s'attendait à être arrêté, on attendait, et ça venait ou ça ne venait pas... L'histoire d'Yvonne Bovard méritait d'être mieux connue, et la réhabilitation que Daniel Kuenzi a fini par obtenir était justifiée. Reste que cet itinéraire tragique, des espoirs suscités par la société soviétique jusqu'à la désillusion qui suivit, revêt une grande signification en cette fin de siècle. Et l'auteur a su nous en rendre compte avec sensibilité.

Charles Heimberg

■ Luc Van Dongen, ***La Suisse face à la Seconde Guerre mondiale. 1945-1948. Emergence et construction d'une mémoire publique***, Genève, Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève, 1997, 297 pages.

En Suisse, la réflexion critique sur la mémoire ne peut pas éviter la période de la Seconde Guerre mondiale. L'ouvrage de Luc Van Dongen, tiré de son mémoire de licence, suscite l'intérêt parce qu'il nous décrit les constructions mémorielles des premières années de l'après-guerre, suggérant ainsi une comparaison éclairante entre cette mythologie immédiate et les retours de mémoire désormais possibles avec la fin de la Guerre froide.

L'ouvrage évoque une classe dirigeante préoccupée de la continuité de son pouvoir au lendemain de la guerre. Des cérémonies du 8 mai à l'Hommage aux Drapeaux du 19 août 1945, les expressions de la mémoire immédiate du dernier

conflit mondial relèvent d'une légende dorée censée mettre tout le monde d'accord autour de la figure incontestée de Guisan (alors même que l'on s'efforce d'oublier Pilet-Golaz). La Providence divine domine cette vision aseptisée de la guerre alors que l'armée et un peuple docile complètent le tableau. L'offensive aurait même pu aller encore plus loin si un projet de *Livre blanc* destiné dès la fin de la guerre à présenter une image positive de la Suisse avait pu voir le jour.

L'après-guerre fut pourtant le théâtre de deux affaires, graves mais ponctuelles, qui révélèrent des aspects peu flatteurs du pays: Roger Masson, le très réactionnaire chef du service suisse de renseignements avait eu des contacts troubles avec son homologue allemand. Et l'on publia la liste des 173 personnalités bourgeoises qui, en 1940, avaient réclamé le musellement de la presse et un rapprochement avec l'Allemagne à travers la fameuse Pétition des 200. Il était alors essentiel de mettre ce passé récent sous verre afin qu'il soit neutralisé. C'est la raison pour laquelle le rapport du Conseil fédéral sur les activités antidémocratiques de 1946 a encore renforcé cette idée de résistance et forgé une mémoire lisse qui préférait disserter sur les activités dites antidémocratiques des communistes que réfléchir à la manière dont les élites de cette époque avaient elles-mêmes traité la démocratie. Un an plus tard, le procès intenté aux «extrémistes» Oltramare, Fonjallaz et Bonny est aussi allé dans le sens de cette construction aveuglante en confinant les dérives de l'époque aux seuls cas de ces quelques brebis égarées.

L'évocation d'autres itinéraires particuliers est non moins intéressante. Un René Payot est par exemple parvenu à faire oublier ses complaisances de 1940-1942 à l'égard de Vichy. En revanche, des antifascistes de gauche comme Surava ont subi des formes d'ostracisme de longue durée, sans même avoir jamais été aussi ambigus que Léon Nicole à l'égard du Pacte germano-soviétique. En fin de compte, et parmi d'autres versions moins centrales, une mémoire officielle s'est alors construite autour des trois mythes d'une Suisse résistante, humanitaire et sage. Elle a même récupéré les questions posées par la Pétition des 200 ou le procès des éléments fascisants les plus en vue pour mettre en exergue le caractère antitotalitaire des autorités suisses. On peut ajouter que l'opposition du «collaborateur» Pilet-Golaz et du «résistant» Guisan a également permis de renforcer ces représentations. D'un autre côté, une mémoire communiste s'est aussi affirmée, vouée à rappeler toutes les ambiguïtés et trahisons potentielles de la bourgeoisie à l'égard de la démocratie, et organisée autour d'une lecture de classe assimilant cette même bourgeoisie au phénomène fasciste. Alors qu'elle assistait en direct à l'épuration chez tous ses voisins directs, la Suisse s'est contentée de vouer aux gémonies quelques fascistes comme Géo Oltramare pour mieux oublier toutes ses compromissions. Sortant des années marquées par la défense spirituelle, et par conséquent peu habituée à l'ouverture et au débat, la Suisse de l'immédiat après-guerre s'est donc rapidement enfermée dans un récit mémoriel dominant qui lui évitait tout examen de conscience.

L'ouvrage de Luc van Dongen tombe à pic à l'heure des retours de mémoire et de la plus grande visibilité d'une communauté des historiens qui semble avoir été bien absente dans les manifestations de la mémoire de ce temps-là. Il nous permet de mieux situer les enjeux du débat actuel sur la Suisse et la Seconde Guerre mondiale. En particulier, à travers ce récit et cette reconstruction, la nécessité d'une meilleure prise en considération de l'antifascisme tel qu'il a pu aussi exister dans ce pays pourrait être discutée. Tout comme la question du rôle de cette presse dont l'auteur souligne à juste titre qu'elle n'a pas de mémoire.

Charles Heimberg

■ Jan Assmann, ***La memoria culturale. Scrittura, ricordo e identità politica nelle grandi civiltà antiche***, Turin, Giulio Einaudi, 1997, 310 pages [édition originale: ***Das kulturelle Gedächtnis. Schrift, Erinnerung und politische Identität im frühen Hochkulturen***, Munich, C.H. Beck'sche Verlagsbuchhandkung, 1992].

La question de l'identité et de la mémoire s'est posée dans toutes les civilisations, et il vaut parfois la peine de voyager dans le temps pour y réfléchir. C'est ainsi par exemple que nous devons à un égyptologue un essai fort intéressant sur le thème de la mémoire, un texte qui, malheureusement, n'est toujours pas traduit en français. Jan Assmann base une majeure partie de son étude sur la grande leçon du sociologue durckheimien Maurice Halbwachs quant à la mémoire collective: elle est avant tout une construction sociale, et n'a rien de biologique. Reprenant en partie les conceptions du spécialiste de l'histoire orale Jan Vansina, il distingue des moments différents de la construction mémorielle. Il évoque la période récente dont les gens parlent abondamment, une zone lacunaire et fluctuante où les souvenirs en viennent parfois à se dissoudre et la reconstruction plus stable d'un passé lointain et de traditions fondatrices. Cette dichotomie de la conscience historique entre le proche et le lointain concernerait toutes les civilisations, et la mémoire vive ne s'appliquerait en général qu'à une période de 80 ans au plus, même dans les sociétés alphabétisées. De ce point de vue, la mémoire collective mobiliserait d'une part des souvenirs biographiques et communicatifs, d'autre part et pour un temps plus éloigné une mémoire culturelle nourrie de récits fondateurs. Alors que la participation à la mémoire communicative serait l'affaire de tous, la mémoire culturelle aurait ses détenteurs particuliers. Cette différenciation des mémoires expliquerait une attention davantage portée sur des faits récents et les fortes polémiques qu'entraîne alors leur perception contemporaine (on peut penser ici au cas de la Suisse au cours de la Seconde Guerre mondiale). Elle aurait d'ailleurs d'autant plus de sens pour l'auteur que la génération du dernier conflit mondial et de la

Shoah, celle des témoins des plus graves crimes de l'humanité, est justement en train de disparaître.

Au cours de sa réflexion, Assmann distingue également, avec Lévi-Strauss, les sociétés chaudes et celles qui sont froides, ces dernières cherchant à minimiser les effets de leur histoire. Ainsi relève-t-il par exemple que l'Egypte, terre des souvenirs les plus anciens, était marquée par une mémoire froide. Or, quand le temps historique est ainsi congelé, quand aucune évolution n'est possible, on entre alors dans le schéma orwellien du présent éternel de *1984*. Et la lutte pour la mémoire peut ainsi devenir une lutte contre la dictature. En parcourant diverses civilisations de l'Antiquité, et en nous rendant compte de leurs rapports respectifs à la mémoire, à l'écriture et à l'identité collective, Jan Assmann nous fournit en fin de compte une brillante démonstration de ce qui peut être apporté par l'histoire ancienne à celle des périodes plus récentes.

Charles Heimberg